



JULIE GARWOOD

Un mari féroce



AVENTURES & PASSIONS

POUR elle

Un mari féroce

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Sur ordre du roi
N° 3019

Un ange diabolique
N° 3092

Un cadeau empoisonné
N° 3219

Désir rebelle
N° 3286

La fiancée offerte
N° 3346

Le secret de Judith
N° 3467

Un mari féroce
N° 3662

Le voile et la vertu,
N° 3796

Prince charmant
N° 4087

Une lady en haillons
N° 4372

Un ravisseur sans scrupules
N° 4548

Les frères Clayborne
N° 5505

Le dernier des Clayborne
N° 5666

Le maître chanteur
N° 5782

La splendeur de l'honneur
N° 10613

Les roses rouges du passé
N° 10788

La musique des sombres passions
N° 11287

JULIE
GARWOOD

Un mari féroce

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Paul Benita*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupouelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
SAVING GRACE

Éditeur original
Pocket Books, New York

© Julie Garwood, 1993

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1994

Prologue

Monastère de Barnslay, Angleterre, 1200

— Monseigneur Hallwick, voulez-vous nous expliquer la hiérarchie au ciel et sur terre ? Qui a la préférence de Notre-Seigneur ? demanda l'étudiant.

— Ce sont sûrement les apôtres qui trouvent les premiers grâce à Ses Yeux, remarqua le deuxième disciple.

— Non, répliqua le sage évêque. L'archange Gabriel, protecteur des femmes et des enfants, le champion des innocents, est le plus éminent de tous.

— Qui vient ensuite ? demanda le premier étudiant.

— Tous les autres anges, bien sûr. Les douze apôtres, avec Pierre à leur tête, viennent après. Suivent les prophètes et les faiseurs de miracles qui ont fait connaître la Sainte Parole. Tout en bas de la hiérarchie du ciel se trouvent les autres saints.

— Mais qui est le plus important ici sur terre, monseigneur Hallwick ? Qui a la bénédiction de Notre-Seigneur ?

— L'homme, fut la réponse immédiate. Et le plus grand et le plus important d'entre eux : notre Saint-Père, le Pape.

Les deux étudiants approuvèrent cette hiérarchie péremptoire. Thomas, le plus âgé des deux, fixait l'horizon loin au-delà des murs du monastère, les sourcils froncés dans un effort de concentration.

— L'amour du Seigneur se porte ensuite sur les cardinaux et tous les prêtres, annonça-t-il.

— C'est exact, fit l'évêque avec satisfaction.

— Mais qui vient après ? s'enquit le deuxième étudiant.

— Eh bien, tous les maîtres de nos royaumes terrestres, expliqua l'évêque en lissant avec précaution les plis de sa belle robe rouge. Les rois qui accroissent le trésor de l'Église sont, bien sûr, plus estimés de Notre-Seigneur que tous ceux qui gardent leurs richesses pour eux-mêmes.

Trois nouveaux jeunes élèves vinrent se joindre à eux pour écouter la leçon du saint homme. Ils s'installèrent en demi-cercle aux pieds de l'évêque.

— Ensuite, viennent les hommes mariés puis ceux qui ne le sont pas, devina Thomas.

— Oui. Et ils sont au même niveau que les marchands et les prévôts mais juste au-dessus des serfs enchaînés à leur terre.

— Et après, monseigneur ?

— Les animaux, et tout d'abord le plus fidèle à l'homme : le chien, répondit l'évêque. Le dernier est le bœuf à l'esprit lent. Voilà ce que vous enseignerez à votre tour à vos étudiants quand vous aurez prononcé vos vœux et serez devenus des hommes de Dieu.

Thomas secoua la tête.

— Vous avez oublié les femmes, monseigneur Hallwick. Quelle place ont-elles dans l'amour de Dieu ?

L'évêque se caressa le lobe de l'oreille.

— Je n'ai pas oublié les femmes, répondit-il finalement. Leur place est la dernière aux yeux de Notre-Seigneur.

— En dessous des bœufs ? s'étonna un étudiant.

— Oui, sous les bœufs.

Les trois garçons assis par terre hochèrent la tête en signe d'approbation.

— Monseigneur ? fit Thomas.

— Qu'y a-t-il, mon fils ?

— Est-ce là la hiérarchie de Dieu ou bien celle de l'Église ?

Cette interrogation interloqua l'évêque. Elle avait un parfum de blasphème.

À cette époque reculée, la plupart des hommes croyaient que seule l'Église savait interpréter la Parole de Dieu.

Certaines femmes n'étaient pas du même avis. Voici l'histoire de l'une d'entre elles.

1

Angleterre, 1205

La nouvelle allait la briser.

Kelmet, le fidèle régisseur et responsable des affaires du château depuis le départ du baron Raulf sur ordre du roi, avait la pénible obligation d'annoncer à sa maîtresse la terrible nouvelle. Il n'envisageait pas de tergiverser car lady Johanna souhaiterait sûrement interroger les deux messagers avant qu'ils ne repartent pour Londres... à condition, bien sûr, qu'elle soit en état de parler à qui que ce soit après avoir appris ce qui était arrivé à son cher mari.

Oui, il devait le lui dire le plus tôt possible. Kelmet était un homme de devoir, possédant une haute idée de ses charges. Malgré cela, il traînait les pieds en se dirigeant vers la chapelle nouvellement construite où lady Johanna priait comme tous les après-midi.

Traversant la cour, Kelmet aperçut le père Peter MacKechnie, un prêtre arrivé récemment du domaine MacLaurin dans les collines d'Écosse. Il laissa échapper un soupir de soulagement avant de l'appeler. L'homme lui fit grise mine.

— J'ai besoin de vos services, MacKechnie, annonça-t-il en haussant la voix pour dominer le vent qui se levait.

Le prêtre lui jeta un regard en coin : il lui gardait toujours rancœur.

— Désires-tu me faire entendre ta confession ?

— Non, mon père.

MacKechnie secoua la tête.

— Ton âme est noire, Kelmet.

Le régisseur discerna une lueur d'amusement dans ses yeux sombres et comprit que le prêtre n'était pas sérieux.

— Il y a quelque chose de plus important que ma confession, commença Kelmet. Je viens juste d'apprendre...

Mais MacKechnie ne voulait pas céder aussi facilement.

— C'est aujourd'hui le Vendredi saint, l'interrompit-il. Rien ne peut être plus important. Je ne te donnerai pas la communion de Pâques si tu ne confesses pas dès aujourd'hui tous tes péchés et si tu n'implores pas le pardon de Notre-Seigneur. Tu pourrais commencer par avouer l'écœurant péché d'impolitesse, Kelmet. Oui, ce serait un bon début.

Kelmet prit son mal en patience.

— Je vous ai présenté mes excuses, mon père, mais vous ne m'avez toujours pas pardonné, n'est-ce pas ?

— Toujours pas.

Le régisseur fit la moue.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué hier et avant-hier, je ne vous ai pas permis d'entrer au château car j'en avais reçu l'ordre formel du baron Raulf lui-même. En son absence, je devais même interdire l'accès du château à tout le monde sans exception, y compris au propre frère de lady Johanna si, d'aventure, il se montrait. Mon père, essayez de comprendre. Je suis le quatrième régisseur de ce domaine en moins d'un an et j'essaye

simplement de garder ma situation un peu plus longtemps que les autres.

MacKechnie ricana avec mépris. Kelmet ne s'en tirerait pas à si bon compte.

— Sans l'intervention de lady Johanna, je serais encore en train de camper à l'extérieur de ces murs, n'est-ce pas ?

— Oui, admit Kelmet, à moins que vous ne vous soyez décidé à rentrer chez vous.

— Je ne rentrerai nulle part tant que je n'aurai pas parlé au baron Raulf des ravages causés par son vassal à MacLaurin. On assassine des innocents, Kelmet, et j'espère, je supplie le Ciel, pour que votre baron ignore quel homme abject est ce Marshall qui le représente. Il doit immédiatement mettre un terme à ses agissements. Car, dès à présent, certains MacLaurin cherchent assistance auprès de MacBain le Bâtard. Dès qu'ils lui auront juré fidélité et l'auront déclaré leur seigneur, l'enfer se déchaînera. MacBain entrera en guerre contre Marshall et tout autre Anglais s'aventurant sur les terres de MacLaurin. En bon Écossais, il n'ignore rien de la fureur et de la vengeance et je suis prêt à parier le salut de mon âme que le baron Raulf lui-même sera en danger une fois que MacBain se sera mis en tête de faire payer les atrocités commises en son nom.

Même si cette querelle avec les Écossais ne le concernait pas directement, l'intérêt de Kelmet était éveillé. D'autre part, le prêtre lui accordait un répit bienvenu avant d'annoncer la sombre nouvelle à sa maîtresse.

— Vous croyez que ce MacBain viendrait guerroyer jusqu'en Angleterre ?

— Je ne crois rien, rétorqua le prêtre, j'en suis certain. Et votre baron ne se doutera même pas de son approche jusqu'à ce qu'il se retrouve avec la

lame de son épée sur la gorge. Et là, ce sera trop tard, bien sûr.

Le régisseur secoua la tête.

— Les gardes du baron Raulf le tueront avant qu'il n'atteigne le pont-levis.

— Ils n'en auront pas l'occasion, affirma MacKechnie.

— À vous entendre, ce guerrier est invincible.

— Je ne suis pas loin de le penser. À la vérité, je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme lui. Je ne vais pas vous effrayer avec les histoires que j'ai entendues à son sujet. Croyez-moi sur parole : mieux vaut éviter sa colère.

— Rien de tout cela ne compte, à présent, mon père, chuchota Kelmet d'une voix lasse.

— Bien sûr que cela compte, répliqua le prêtre. J'attendrai le baron aussi longtemps qu'il le faudra. Cette affaire est trop grave. (Il considéra le régisseur et reprit d'un ton plus calme :) Tu es encore un pécheur, Kelmet, et ton âme est celle d'un chien galeux mais tu es un honnête homme qui essaye d'accomplir son devoir. Dieu s'en souviendra quand tu te retrouveras devant Lui le jour du jugement. Si tu ne veux pas te confesser, quel service attends-tu de moi ?

— J'ai besoin de votre aide auprès de lady Johanna, mon père. Un message vient d'arriver du roi John.

— Oui ? l'encouragea MacKechnie tandis qu'il hésitait à poursuivre.

— Le baron Raulf est mort.

— Seigneur Tout-Puissant, tu n'es pas sérieux !

— C'est la vérité, mon père.

MacKechnie laissa échapper une sourde exclamation avant de se signer rapidement. Il pencha la

tête, joignit les mains et murmura une prière pour le repos de l'âme du baron.

Le vent faisait claquer sa robe de bure noire mais MacKechnie, tout à sa ferveur, ne s'en souciait guère. Kelmet leva les yeux vers le ciel. Les nuages lourds et sombres se tordaient hideusement sous l'action d'un vent hurleur. Un orage menaçait...

Le prêtre se signa à nouveau.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ? Pourquoi m'avoir laissé débiter mon histoire ? Seigneur, que va-t-il arriver aux MacLaurin à présent ?

Kelmet secoua la tête.

— Je n'en sais rien, mon père. J'ignore tout des biens du baron dans les Highlands¹.

— Tu aurais dû me le dire tout de suite, répéta le prêtre encore sous le choc.

— Cela n'aurait rien changé, répondit Kelmet. Et je n'étais pas si pressé d'aller trouver lady Johanna. Mais c'est mon devoir de lui annoncer la nouvelle et j'apprécierais grandement votre aide, Elle est si jeune, si innocente. Son cœur va en être brisé.

MacKechnie approuva.

— Je ne connais ta maîtresse que depuis deux jours mais cela me suffit pour affirmer que sa nature est bonne et son cœur pur. J'ignore si je vais pouvoir t'aider. Ta maîtresse semble me craindre énormément.

— Elle a peur des prêtres, mon père. Et elle a de bonnes raisons pour cela.

— Quelles bonnes raisons ?

— Son confesseur est l'évêque Hallwick.

Le père MacKechnie fronça les sourcils.

1. *N.d.T.* : littéralement les Hautes Terres, servant à désigner les collines d'Écosse.

— N'en dis pas plus, fit-il avec dégoût. La sale réputation d'Hallwick a même atteint les Highlands. Pas étonnant que cette pauvre petite soit terrifiée. Il est curieux qu'elle soit quand même venue à mon aide et ait insisté pour que tu me laisse entrer, Kelmet. Cela exigeait du courage de sa part, je m'en rends compte à présent. La malheureuse, soupira-t-il, elle ne méritait pas de perdre son époux à un âge aussi tendre. Depuis quand étaient-ils mariés ?

— Depuis plus de trois ans. Lady Johanna n'était guère plus qu'une enfant quand on l'a mariée. Mon père, s'il vous plaît, venez avec moi à la chapelle.

— Bien sûr.

Les deux hommes se mirent en marche. Kelme reprit la parole d'une voix hésitante :

— Je crois que je ne saurai pas trouver les mots... Comment lui dire ?

— Sois direct, conseilla le prêtre. Cela vaudra mieux pour elle. N'essaye pas de la faire deviner en lui donnant des indices. Peut-être pourrions-nous nous faire accompagner par une de ses dames de compagnie ? Lady Johanna aura sûrement besoin du réconfort et de la compassion d'une femme.

— Je ne sais à qui demander, avoua Kelmet. La veille de son départ, le baron Raulf a remplacé une nouvelle fois tout le personnel de la maison. Milady connaît à peine les noms de ses servantes. Ma maîtresse reste souvent seule, ces jours-ci. Elle est très bonne, mon père, mais assez distante et très réservée. Elle n'a pas de confidente.

— Depuis quand le baron est-il parti ?

— Près de six mois, maintenant.

— Et depuis tout ce temps, elle n'a trouvé personne avec qui parler ?

— Non, mon père. Elle ne se confie à personne, même pas à son régisseur, marmonna Kelmet. Le baron nous a dit qu'il serait absent une semaine ou deux. Ce qui fait que, chaque jour, nous attendons son retour.

— Comment est-il mort ?

— Il a perdu l'équilibre et est tombé d'une falaise. (Kelmet secoua la tête.) C'est étrange car le baron n'avait rien d'un homme maladroit.

— Un malheureux accident, décida le prêtre. La volonté du Seigneur a été accomplie.

— Ou bien l'œuvre du démon, maugréa Kelmet.

MacKechnie ne s'attarda pas sur cette possibilité.

— Lady Johanna se remariera sûrement, annonça-t-il avec un hochement de tête. Elle fera un bel héritage, n'est-ce pas ?

— Elle recevra le tiers des vastes domaines de son mari, expliqua Kelmet.

— Et il se pourrait que dans le lot se trouvent les terres de MacLaurin que votre roi a volées au roi d'Écosse et offertes au baron Raulf.

— C'est possible, concéda Kelmet en haussant les épaules.

Le prêtre changea de sujet.

— Avec ses cheveux blonds et ses magnifiques yeux bleus j'imagine que tous les nobles célibataires d'Angleterre sont prêts à courtiser votre maîtresse. Elle est très belle et, même si c'est probablement un péché de ma part de l'admettre, je dois confesser que sa vue m'a bouleversé. Elle pourrait facilement ensorceler un homme, avec ou sans héritage.

Ils atteignaient les marches étroites qui descendaient vers la chapelle.

— Elle est très belle, approuva le régisseur. J'ai vu bien des hommes l'admirer ouvertement. Et les

barons voudront sûrement d'elle, ajouta-t-il, mais pas pour épouse.

— Et pourquoi pas ?

— Elle est stérile, chuchota Kelmet d'un air craintif.

Le prêtre écarquilla les yeux.

— Seigneur, murmura-t-il en se signant à nouveau.

Il prononça une rapide prière pour aider la malheureuse à supporter ce terrible fardeau.

Devant l'autel, lady Johanna priait elle aussi. Si seulement le Seigneur pouvait l'inspirer ! Mais elle était décidée à accomplir son devoir. Le parchemin à la main, elle termina sa supplique avant d'enrouler le rouleau dans un morceau d'étoffe qu'elle avait étalé sur le marbre.

Une fois encore, elle envisagea de détruire cette preuve qui accablait son roi. Mais elle secoua la tête. Si un jour un homme découvrait ce parchemin et apprenait la vérité à propos de ce roi félon qui s'était hissé sur le trône d'Angleterre, il se pourrait que justice soit rendue. La chance était infime mais elle existait.

Johanna glissa le rouleau entre deux plaques de marbre sous la table de l'autel. Elle s'assura qu'il n'était pas visible et bien à l'abri. Puis elle prononça une nouvelle prière, se signa à genoux et sortit de la chapelle.

À sa vue, Kelmet et le père MacKechnie se turent aussitôt.

Comme lors de leurs précédentes rencontres, lady Johanna produisit un effet certain sur le prêtre. MacKechnie ne s'estimait pas coupable du péché de luxure simplement parce qu'il remarquait la brillante de sa chevelure ou bien admirait un peu trop longuement la beauté de son visage. À ses yeux,

Johanna était une des créatures de Dieu, la magnifique preuve de Sa Capacité à créer la perfection.

Sans le moindre doute, c'était une Saxonne avec ses pommettes hautes et son teint délicat. De taille moyenne, elle semblait pourtant plus grande en raison de sa silhouette et de son port de reine. Oui, son apparence était exquise, se dit le prêtre et, plus que tout, cette apparence était à l'image de son âme : belle et pure.

MacKechnie était un homme doué de compassion. Il souffrait pour cette beauté que le malheur accablait : une femme stérile ne servait à rien en ce bas monde. Son unique raison d'exister lui avait été dérobée. Cela expliquait sûrement le fait qu'il ne l'avait encore jamais vue sourire.

Et maintenant, ils allaient lui porter un nouveau coup.

— Pourrions-nous vous dire un mot en privé, milady ? demanda Kelmet avec respect.

La voix du régisseur la mit aussitôt en alerte. L'air méfiant, elle scruta alternativement les deux hommes en serrant les poings. Sans un mot, elle acquiesça et remonta l'allée entre les bancs.

Ils la suivirent. Parvenue près de l'autel, elle leur fit face. La seule lumière provenait des quatre chandeliers brûlant derrière elle sur la table de marbre.

Lady Johanna, les mains jointes, les épaules raidies, ne quittait pas le régisseur des yeux. Elle semblait se préparer à quelque atrocité. La voix basse, dépourvue de toute émotion, elle demanda :

— Mon époux est-il rentré ?

— Non, milady, répondit Kelmet avant de se retourner vers le prêtre qui l'encouragea d'un signe. Deux messagers viennent d'arriver de Londres. Ils sont porteurs d'une terrible nouvelle. Votre mari est mort.

Une pleine minute de silence accueillit cette annonce. Kelmet se tordait les mains en attendant l'explosion. Mais sa maîtresse ne réagissait toujours pas... si bien qu'il se demanda si elle l'avait bien compris.

— C'est la vérité, milady, le baron Raulf est mort.

Toujours aucune réaction. Les deux hommes échangèrent un regard inquiet.

Soudain, des larmes apparurent dans les beaux yeux bleus de lady Johanna. Le père MacKechnie faillit laisser échapper un soupir de soulagement. Elle avait enfin compris.

À présent, il attendait sa dénégation car, depuis un nombre considérable d'années qu'il consolait les malheureux de la perte d'un être cher, il savait que, presque toujours, ils commençaient par refuser la réalité.

Elle nia avec plus de violence que les autres.

— Non, s'écria-t-elle en secouant sauvagement la tête. Je n'écouterai pas ce mensonge.

— Kelmet a dit la vérité, intervint MacKechnie d'une voix apaisante.

Elle se tourna vers lui.

— C'est une supercherie. Il ne peut pas être mort. Kelmet, tu dois découvrir la vérité. Qui a inventé ce mensonge ?

Le prêtre esquissa un pas pour prendre dans ses bras cette femme en détresse. L'angoisse dans sa voix était insoutenable.

Mais elle ne voulait pas de son réconfort. Elle recula précipitamment en demandant :

— S'agit-il d'une plaisanterie cruelle ?

— Non, milady, répondit Kelmet. La nouvelle vient du roi John lui-même. Il y a eu un témoin. Le baron est mort.

— Paix à son âme, fit le prêtre.

Lady Johanna éclata en sanglots. Les deux hommes se précipitèrent mais, une fois de plus, elle les retint d'un geste. Incertains, ils s'immobilisèrent, la contemplant tandis qu'elle leur tournait le dos. Elle s'effondra à genoux, les bras serrés sur le ventre, pliée sur elle-même comme si on venait de la frapper.

Ses sanglots étaient déchirants. Ils la laissèrent épuiser sa douleur pendant de longues minutes. Les hoquets s'espacèrent enfin. Le prêtre posa alors la main sur son épaule et murmura des paroles de réconfort.

Cette fois, elle ne le repoussa pas. Retrouvant sa dignité, elle aspira profondément, s'essuya le visage avec le linge qu'il lui tendait et l'autorisa à l'aider à se redresser.

Gardant la tête baissée, elle s'adressa aux deux hommes.

— J'aimerais rester seule à présent. Je dois... prier.

Elle n'attendit pas leur assentiment et rejoignit le prie-Dieu le plus proche. Elle s'agenouilla et se signa.

MacKechnie fut le premier à sortir. Kelmet le suivit plus lentement. Il refermait la porte derrière lui quand sa maîtresse le rappela.

— Jure-le, Kelmet. Jure sur la tombe de ton père que mon mari est vraiment mort.

— Je le jure, milady.

Il attendit encore quelques instants au cas où elle aurait toujours besoin de ses services puis referma soigneusement la porte.

Johanna fixa l'autel durant un long, un très long moment. Le chaos régnait dans son esprit.

— Je dois prier, chuchota-t-elle. Mon mari est mort, je dois prier.

Elle ferma les yeux, croisa les mains et entama enfin sa prière. C'était une litanie simple qui lui venait droit du cœur.

— Merci, mon Dieu... Merci, mon Dieu...

Les Highlands d'Écosse, 1206

Le baron avait visiblement envie de mourir Le laird¹ était tout prêt à lui donner satisfaction.

Depuis quatre jours, MacBain était tenu informé de l'approche du baron Nicholas Sanders qui se frayait un chemin à travers les collines glacées d'Écosse jusqu'à son domaine. L'Anglais n'était pas un inconnu : ils avaient combattu côte à côte contre la racaille anglaise qui avait pris possession des terres des MacLaurin. Cette belle bataille terminée, MacBain était devenu le laird du clan MacLaurin. En tant que nouveau chef, il avait pris la décision d'autoriser Nicholas à rester le temps nécessaire pour se remettre de ses blessures. Ce faisant, MacBain s'était trouvé d'une bonté coupable mais il avait ses raisons. Le baron Nicholas lui avait sauvé la vie au cours du combat. Le nouveau laird était un homme fier. Il lui était excessivement difficile de prononcer le mot « merci » ; pour s'éviter ce supplice, il avait choisi de ne pas laisser Nicholas saigner à mort. Comme il ne disposait pas d'un guérisseur, MacBain avait personnellement lavé et pansé les plaies du baron. Et sa générosité ne s'était

1. *N.d.T.* : Laird, titre de noblesse écossais.

pas arrêtée là... alors qu'il avait déjà plus que largement remboursé sa dette. Quand Nicholas eut retrouvé suffisamment de forces pour voyager, il lui avait laissé reprendre son magnifique étalon et lui avait donné un de ses propres plaids afin de lui assurer un retour en toute sécurité en Angleterre. Nul autre clan n'oserait s'attaquer à un MacBain. Le plaid à ses couleurs offrait la meilleure des protections.

Oui, il avait été plus qu'hospitalier et voilà que le baron abusait de ses largesses.

Bon sang, il n'avait pas le choix, il allait devoir le tuer.

Une seule idée l'empêchait de sombrer dans la mélancolie : cette fois, il garderait le cheval de Nicholas.

— Nourris une seule fois le loup, MacBain, et il reviendra rôder par chez toi, ricana Calum.

Son lieutenant était un guerrier blond aux épaules larges et l'étincelle dans ses yeux indiquait que l'arrivée du baron l'amusait prodigieusement.

— Tu vas le tuer ?

MacBain réfléchit longuement avant de répondre d'un ton blasé :

— Probablement.

Calum éclata de rire.

— Le baron Nicholas est courageux de revenir ici.

— Pas courageux, idiot.

— Il grimpe la colline en arborant fièrement tes couleurs, MacBain !

Keith, le chef du clan MacLaurin, venait de faire son entrée.

— Tu veux que je l'amène à l'intérieur ? demanda Calum.

— À l'intérieur ? répéta Keith. Il n'y a plus d'intérieur ici. Le toit a brûlé et il ne reste plus que trois murs sur quatre.

— Ce sont les Anglais qui ont fait cela, rappela Calum à son laird. Nicholas...

— Nicholas est venu ici pour chasser ces pillards, les sermonna MacBain. Il n'a rien détruit.

— C'est quand même un Anglais.

— Je sais.

Une poutre en bois s'effondra avec fracas derrière MacBain qui maugréa un juron avant de gagner la sortie. Calum et Keith lui emboîtèrent aussitôt le pas et prirent position derrière lui en bas des marches.

MacBain dominait ses soldats. C'était un géant aux cheveux sombres et aux yeux gris, doté d'une force qui n'avait d'égale que sa férocité. En cet instant, il avait l'air particulièrement mauvais : les jambes écartées, les bras croisés sur sa poitrine massive et le regard meurtrier.

Nicholas le repéra aussitôt. Aïe, MacBain avait sa tête des mauvais jours. Non, se dit-il, pour MacBain les bons jours n'existaient pas. Mais, aujourd'hui, il semblait plus terrible encore qu'à l'ordinaire. Tant et si bien que le baron commença à regretter d'être revenu. Je dois être idiot, pensa-t-il. Il respira un bon coup avant d'émettre, en guise de salut, un long sifflement. Pour faire bonne mesure, il leva le poing en signe de bonne volonté.

MacBain ne fut guère impressionné par cette débauche de bonnes manières. Il attendit que Nicholas ait atteint le centre de la cour désolée avant de lui ordonner d'un geste sec de s'arrêter.

— Je croyais pourtant avoir été précis, baron. Je t'avais dit de ne pas revenir ici.

— Oui, acquiesça Nicholas. Je m'en souviens.

— Tu dois aussi te souvenir que je t’ai prévenu que je te tuerais si jamais tu reposais un pied sur mes terres.

— J’ai une excellente mémoire, MacBain. Je me souviens aussi de ce détail.

— Donc, tu me défies ?

— C’est ce que tu pourrais conclure, répondit Nicholas avec un haussement d’épaules négligent.

MacBain gronda.

— Enlève mon plaid, Nicholas.

— Pourquoi ?

— Je ne veux pas répandre ton sang sur mes couleurs.

Sa voix tremblait de fureur. Nicholas pria le Ciel pour que cela ne soit qu’une rodomontade. Il s’estimait aussi fort et puissant que le laird et il était, en tout cas, aussi grand. Cependant, MacBain se battait toujours à mort – caractéristique qu’admirait grandement Nicholas. Il ne voulait donc pas se battre contre lui. S’il tuait l’Écossais, son plan échouerait. Et si le laird le tuait, eh bien, son plan disparaîtrait avec lui...

— Nos couleurs, MacBain, cria-t-il au barbare. Cette terre appartient désormais à ma sœur.

La vérité écorcha les oreilles de MacBain. De rage, il tira son épée.

— Enfer, marmonna Nicholas en sautant de selle. Rien n’est jamais facile avec toi, n’est-ce pas, MacBain ?

Il n’espérait pas de réponse et n’en obtint pas. Il enleva le plaid qu’il portait en travers de l’épaule et dégaina, à son tour, son arme. Un des hommes du clan MacLaurin vint prendre son cheval par la bride pour l’éloigner. Nicholas ne lui prêta aucune attention. Il essayait d’ignorer la foule qui se rassemblait

en cercle autour d'eux pour se concentrer sur son adversaire.

— C'est ton beau-frère qui a détruit ce château et assassiné la moitié du clan MacLaurin, rugit MacBain. Ta présence est une offense à mes yeux.

Les deux géants s'affrontaient du regard. Nicholas secoua la tête.

— Tu déformes les faits, MacBain. C'est le mari de ma sœur, Raulf, qui a placé ce chacal de Marshall à la tête de ce domaine. Mais Raulf est mort et, dès qu'elle a été libre de sa tutelle, ma sœur m'a envoyé ici pour chasser ces traîtres. Ce domaine lui appartient, MacBain. Votre roi William le Lion a oublié de le racheter à Richard quand il était sur le trône d'Angleterre et avait tant besoin d'argent pour ses croisades mais John¹, lui, n'a pas oublié. Il a donné ces terres à Raulf et, maintenant qu'il est mort, Johanna en hérite. Ce domaine lui appartient de droit que cela te plaise ou non.

La charge des deux guerriers ressembla à celle de deux taureaux furieux. Le choc assourdissant de leurs épées provoqua une gerbe d'étincelles. Le bruit dévala la colline, soulevant des murmures d'approbation dans la foule des soldats.

Aucun des deux ne dit mot durant les vingt minutes qui suivirent. Le combat exigeait toute leur concentration, consumait la moindre parcelle de leur force. MacBain était l'agresseur tandis que Nicholas bloquait chacun de ses coups mortels.

Dans le clan des MacBain comme dans celui des MacLaurin, on se régalaît du spectacle. Plusieurs guerriers marmonnaient même des éloges pour l'Anglais. Dans leur esprit, Nicholas avait déjà

1. *N.d.T.* : Il s'agit du roi Richard Cœur de Lion, mort aux Croisades. Quant à John, il est mieux connu en France sous le nom de Jean sans Terre.

prouvé son immense habileté en survivant si longtemps.

Soudain, MacBain fit mine de rompre et, masquant son geste, crocheta la jambe du baron. Celui-ci tomba en arrière, roula sur lui-même et se releva tel un chat avant que le laird ne tire profit de la situation.

— Tu as vraiment un curieux sens de l'hospitalité, haleta Nicholas.

MacBain sourit. Il aurait pu mettre un terme au duel quand son adversaire était à terre mais, à la vérité, son esprit n'était pas entièrement au combat.

— Je te garde en vie par curiosité, annonça-t-il, le souffle court.

Son front ruisselait de sueur mais il attaqua encore, abattant son épée de toutes ses forces.

Nicholas para le coup, non sans mal.

— Nous allons être parents, MacBain.

Le laird ne réagit pas à cette étrange annonce. Il se rua à nouveau en avant en demandant :

— Comment cela se pourrait-il, Nicholas ?

— Je vais devenir ton beau-frère.

MacBain n'essaya même pas de dissimuler sa stupéfaction devant une assertion aussi ridicule. Il recula d'un pas et abaissa sa lame.

— Aurais-tu perdu la tête, Nicholas ?

Le baron éclata de rire. Il jeta son arme.

— On dirait que tu viens d'avaler ton épée, MacBain.

Tout en parlant, il s'était jeté tête la première sur la poitrine du laird. Il eut la douloureuse impression d'avoir heurté un mur. Le choc l'assomma à moitié mais provoqua son petit effet. Le laird laissa échapper un grognement sourd. Les deux hommes roulèrent à terre. MacBain lâcha son épée. Nicholas termina sa course au-dessus du laird mais il était

trop épuisé pour bouger et il avait trop mal pour en avoir envie. MacBain le rejeta sur le côté, parvint à s'agenouiller et esquissa un geste vers son épée avant de se raviser. Il se tourna lentement vers Nicholas.

— Épouser une Anglaise ?

Il était horrifié. Et à bout de souffle. Cette dernière constatation procura un immense plaisir à Nicholas.

MacBain se redressa avant de tendre la main à son adversaire. Il le repoussa violemment dès qu'il fut debout afin de lui prouver que ce n'était en rien un geste de bonté. Il croisa les bras.

— Et qui vais-je épouser selon toi ?

— Ma sœur.

— Tu as vraiment perdu l'esprit.

Nicholas ricana.

— Si tu ne l'épouses pas, le roi John la donnera au baron Williams. C'est un sacré fils de garce, ajouta-t-il d'une voix enjouée. Que Dieu te vienne en aide, MacBain ! Williams enverra ici des hommes à côté desquels Marshall fera figure d'angelot.

Le laird restait impassible. Nicholas se massa le cou qu'il avait fort meurtri avant de poursuivre :

— Il est probable que tu les tueras dès leur arrivée.

— Tu peux en être certain, rétorqua MacBain.

— Mais Williams se vengera en envoyant encore plus d'hommes et encore... et encore. As-tu les moyens de t'offrir une guerre permanente contre l'Angleterre ? Combien de morts faudra-t-il avant que cette affaire ne soit réglée ? Regarde autour de toi, MacBain. Marshall et ses hommes ont déjà pratiquement tout rasé. Les MacLaurin se sont tournés vers toi pour demander ton aide. Ils ont fait de toi leur laird. Ils comptent sur toi. Si tu épouses

Johanna, ces terres te reviendront légalement. Le roi John te laissera tranquille.

— Ton roi approuve cette union ?

— Absolument, fit Nicholas avec emphase.

— Pourquoi ?

Nicholas haussa les épaules.

— Je n'en sais trop rien. J'ai l'impression qu'il veut se débarrasser de Johanna, l'éloigner d'Angleterre. Il l'a déjà dit plusieurs fois. Il semble tenir à voir cette union se réaliser et il est prêt, pour cela, à te donner les terres des MacLaurin. Et moi, j'obtiens les titres de Johanna en Angleterre.

— Pourquoi veut-il l'éloigner ?

Nicholas soupira.

— Ma sœur le sait... mais elle refuse de me le dire.

— Alors pourquoi désires-tu tellement que ta sœur...

Nicholas ne le laissa pas terminer.

— John ne comprend que la soif de richesse. S'il pensait que je ne cherche qu'à protéger ma sœur du baron Williams, il déclinerait ma proposition. Il a évidemment réclamé une dot conséquente... que j'ai déjà payée.

— Tu te contredis, baron. Si John tient tant à éloigner Johanna, pourquoi voudrait-il la donner à Williams ?

— Parce que Williams lui est absolument loyal. C'est son chien de garde. Il garderait ma sœur sous contrôle. (Nicholas reprit son souffle avant d'ajouter à mi-voix :) Elle détient, j'en suis certain, un renseignement gênant pour John. Bien sûr, en tant que femme, il n'est pas question pour elle de témoigner contre lui. Mais certains barons sont prêts à se rebeller et si jamais Johanna révèle ce qu'elle sait... Tout ceci n'est que supposition de ma part,

MacBain, mais plus j'y réfléchis, plus il me semble que c'est la seule explication possible. Le roi a peur de ce que sait Johanna.

— Si tu dis vrai, je suis surpris qu'il ne l'ait pas déjà fait assassiner. Ton roi en est capable.

Pour espérer gagner la coopération de MacBain, Nicholas devait se montrer parfaitement honnête avec lui.

— Oui, il en est capable, admit-il. J'étais avec Johanna quand elle a reçu le message la convoquant à Londres. J'ai vu sa réaction. On aurait dit qu'elle se rendait à son exécution.

— Pourtant, elle est toujours vivante.

— Le roi la tient sous bonne garde. Elle est enfermée et ne peut recevoir aucune visite. Elle vit chaque jour dans la terreur. Je veux qu'elle quitte l'Angleterre. T'épouser est la seule solution.

Il était sincère et le laird appréciait la sincérité par-dessus tout. Il fit signe au baron de l'accompagner vers les ruines qui lui servaient de demeure.

— C'est toi qui as élaboré ce plan extravagant ?

— Oui, répondit Nicholas. Et il était temps. Voilà six mois que John tente de lui faire épouser Williams. Jusqu'ici, elle pouvait lui résister.

— Comment cela ?

Nicholas esquissa un sourire.

— Elle a demandé une annulation.

La surprise de MacBain n'était pas feinte.

— Comment est-ce possible ? Son mari est mort.

— C'était très malin de sa part, expliqua Nicholas. Il y a bien eu un témoin à la mort de Raulf mais son corps n'a pas été retrouvé. Ma sœur a dès lors déclaré qu'elle ne se remarierait pas tant qu'il subsistait l'espoir, même infime, que son époux soit vivant. Il n'est pas mort en Angleterre, tu comprends. Le roi ayant trop de démêlés avec

l'Église ces derniers temps, il a décidé de faire les choses dans les règles. Johanna vient de recevoir les papiers. L'annulation lui a été accordée.

— Qui était le témoin de la mort de son mari ?

— En quoi cela t'intéresse-t-il ?

— Simple curiosité. Tu le sais ?

— Oui, répondit Nicholas. C'était Williams.

MacBain enregistra soigneusement ce renseignement.

— Pourquoi me préfères-tu à un baron anglais ?

— Williams est un monstre et je ne peux supporter l'idée qu'elle se retrouve à sa merci. Des deux maux, j'ai choisi le moindre. Elle sera sous ton contrôle mais je sais que tu la traiteras correctement... si elle t'accepte.

— Si elle m'accepte ? Quelle est cette absurdité ? Elle n'a pas son mot à dire.

— J'ai bien peur que oui, répondit Nicholas. Johanna doit d'abord te rencontrer et t'accepter. En vérité, elle n'épouserait personne si elle pouvait continuer à payer le dédit que le roi exige d'elle pour qu'elle reste célibataire.

— Ton roi est un homme avide. Ou bien s'agit-il d'un traitement spécial réservé à ta sœur ?

— Le dédit ? demanda Nicholas.

MacBain hocha la tête.

— Non. John a le pouvoir d'obliger les veuves de ses barons à se remarier. Si elles veulent rester libres ou bien choisir elles-mêmes leur époux, elles doivent payer.

— Tu as déjà payé pour ta sœur. Tu penses donc qu'elle me trouvera acceptable ?

Nicholas hocha la tête.

— Ma sœur ignore que j'ai payé et j'apprécierais que tu ne mentionnes pas ce détail devant elle.

Ils pénétrèrent dans le château en ruine.

— Je dois réfléchir à ta proposition, annonça le laird. L'idée d'épouser une Anglaise est dure à digérer... d'autant plus si c'est ta sœur.

Nicholas ne releva pas l'insulte. Le laird était parfois un peu rude mais c'était un homme d'honneur et courageux.

— Il y a autre chose que tu devrais prendre en compte avant de te décider, ajouta Nicholas.

— Quoi encore ?

— Johanna est stérile.

MacBain hocha la tête pour montrer qu'il l'avait entendu mais ne fit aucun commentaire. Finalement, il haussa les épaules et annonça.

— J'ai déjà un fils.

— Tu veux parler d'Alex ?

— Oui.

— On m'a raconté que trois hommes au moins pourraient être son père.

— C'est vrai, admit MacBain. Sa mère était une des femmes du camp. Elle n'aurait su dire qui était le père mais elle pensait que cela pouvait être moi. Elle est morte en lui donnant naissance. Je l'ai reconnu.

— Et pas les autres ?

— Non.

— Johanna ne peut te donner d'enfant. Le fait qu'Alex soit illégitime aura-t-il une importance plus tard ?

— Non, répliqua MacBain d'un ton n'admettant aucune réplique. Je suis, moi aussi, un enfant illégitime.

Nicholas rit de bon cœur.

— Tu veux dire que quand je te traitais de bâtard au plus fort de la bataille contre Marshall, je ne t'insultais pas mais je ne faisais que proclamer la vérité ?

— J'en ai tué beaucoup pour avoir prononcé ce mot devant moi, Nicholas. Ne force pas ta chance.

— C'est toi qui auras de la chance si Johanna accepte de t'épouser.

MacBain secoua la tête.

— Je veux ce qui m'appartient de droit. Si pour obtenir ces terres, je dois épouser cette mégère, je le ferai.

— Pourquoi crois-tu que c'est une mégère ? s'étonna Nicholas, abasourdi.

— Tu m'as donné suffisamment d'indices pour que je devine à quoi elle ressemble, répondit MacBain. À l'évidence, c'est une femme obstinée puisqu'elle refuse de confier à son propre frère un renseignement de la première importance. Elle a besoin d'un homme qui la contrôle... ce sont tes propres mots, Nicholas, alors ne fais pas semblant d'être surpris. Et, pour finir, elle est stérile. Le portrait est flatteur, tu ne trouves pas ?

— Oh, le modèle est parfois mieux que le portrait.

MacBain se gaussa.

— Je n'attends rien d'elle comme épouse mais tu as raison, je la traiterai correctement. J'imagine que nous trouverons un moyen de nous éviter réciproquement.

Le laird versa du vin dans deux gobelets d'argent et en tendit un à Nicholas. Ils les levèrent ensemble et les vidèrent jusqu'à la dernière goutte. Nicholas connaissait l'étiquette propre aux Highlands. Il rota promptement. MacBain eut un geste approbateur.

— Je suppose que cela signifie que tu reviendras ici à chaque fois que l'envie t'en prendra ?

Nicholas rugit de rire. Cette éventualité donnait déjà des aigreurs à MacBain.

— J'aurai besoin de plusieurs plaids, dit-il alors. Tu ne voudrais pas qu'il arrive quelque chose à ta future épouse, n'est-ce pas ?

— Je te donnerai mieux que cela, Nicholas. Tu auras une escorte d'au moins trente hommes. Chacun portera mes couleurs. Mais je te préviens : seuls ta sœur et toi serez admis sur mes terres, est-ce bien compris ?

— Je plaisantais à propos de ces plaids. Je suis de taille à prendre soin de ma sœur.

— Tu feras comme je l'ordonne.

Nicholas préféra renoncer. Le laird changeait déjà de sujet.

— Depuis combien de temps Johanna est-elle veuve ?

— Près de neuf mois.

MacBain en fut stupéfait.

— Ton roi ne lui accorde même pas l'année de deuil ?

— John est un homme pratique, expliqua Nicholas. Les sentiments de ma sœur ne l'intéressent pas. Il la garde sous clé depuis son arrivée à Londres. On m'a permis une seule et brève visite et John y assistait. Comme je te l'ai déjà dit, il tient à ce que ma sœur soit tenue en laisse, MacBain.

Celui-ci fronça les sourcils. Soudain, Nicholas sourit.

— Qu'est-ce que cela te fait de savoir que tu es la réponse aux soucis du roi John ?

Cette plaisanterie n'amusa guère le laird.

— J'aurai les terres. C'est tout ce qui compte.

L'attention de Nicholas fut détournée par l'apparition de l'énorme chien-loup de MacBain. C'était une bête d'aspect terrifiant à la fourrure tavelée et aux yeux noirs. Nicholas se dit qu'elle devait peser

le poids d'un homme vigoureux. L'ayant repéré, l'animal laissa échapper un grondement menaçant.

MacBain ouvrit la bouche. Un ordre sec en gaélique claqua. Le monstre vint immédiatement se coucher à ses pieds.

— Un conseil, MacBain. Cache cette gargouille quand j'amènerai Johanna ici. Si elle vous voit ensemble, elle repartira aussitôt pour l'Angleterre, persuadée que l'Écosse n'est peuplée que d'abominations.

MacBain éclata de rire.

— Crois-moi sur parole, Nicholas. Elle ne me repoussera pas. Ta sœur m'épousera.

— Je ne veux pas de lui, Nicholas. Tu dois avoir perdu la tête pour croire que j'épouserai ce monstre.

— Les apparences sont trompeuses, Johanna, répliqua son frère. Attends que nous soyons plus près. Tu verras la bonté dans ses yeux.

Elle secoua la tête. Ses mains tremblaient si violemment qu'elle avait du mal à tenir les rênes de sa monture. Elle raffermir sa prise en essayant de ne pas rouler des yeux horrifiés à la vue du gigantesque guerrier... et de l'animal effroyable affalé à ses pieds.

Ils approchaient du site désolé. Le laird se tenait sur les marches menant à un château en piteux état. Il ne semblait pas particulièrement ravi de la voir.

Quant à elle, la vue du laird MacBain la terrifiait. Elle respira profondément pour tenter de se calmer.

— De quelle couleur sont ses yeux, Nicholas ?

Il n'en savait rien.

— Ainsi, tu as remarqué la bonté dans ses yeux mais pas leur couleur ?

— Les hommes ne remarquent pas les détails aussi insignifiants, se défendit-il.

— Tu m'as dit que c'était un homme gentil, à la voix douce et au sourire prompt. Il ne sourit pas en ce moment, n'est-ce pas, Nicholas ?

— Écoute, Johanna...

— Tu m'as menti.

— Je ne t'ai pas menti. MacBain m'a sauvé la vie deux fois au cours du combat contre Marshall et ses hommes et il n'y a jamais fait allusion. C'est un homme fier mais noble. Tu dois me faire confiance sur ce point. Je ne t'aurais pas suggéré de l'épouser sans être convaincu que cette union est raisonnable.

Elle ne répondit pas. La panique la tenaillait. Son regard voyageait du guerrier à la bête.

Nicholas se dit qu'elle n'allait pas tarder à s'évanouir. Il chercha quelque chose d'intelligent pour la calmer.

— MacBain est celui qui est debout, Johanna.

Cette plaisanterie ne l'amusa pas.

— Il est vraiment très grand, non ?

Son frère lui caressa la main.

— Pas plus que moi.

Elle repoussa sa main. Elle ne voulait pas de son réconfort. Et surtout pas qu'il sente sa peur.

— La plupart des veuves seraient heureuses d'épouser un homme fort qui puisse les protéger. La taille de MacBain est un point en sa faveur.

Elle secoua la tête.

— C'est un point contre lui, annonça-t-elle.

Elle l'examinait encore. Il semblait grandir à chaque pas qui la rapprochait de lui.

— Il est beau.

Elle avait émis cette opinion d'une voix accusatrice.

— Si tu le dis, fit Nicholas sans prendre de risque.

— Encore un point en sa défaveur. Je ne veux pas épouser un bel homme :

— Ça ne veut rien dire.

— Ça veut dire ce que ça veut dire. Ma décision est prise. Je ne veux pas de lui. Ramène-moi chez moi, Nicholas. Tout de suite.

Nicholas tira sur les rênes de sa sœur pour l'obliger à s'arrêter et à le regarder. La peur qu'il lisait dans ses yeux lui tordit le cœur. Il était le seul à savoir l'enfer qu'elle avait enduré avec Raulf et, même si elle refusait d'en parler, il connaissait les réelles raisons de sa terreur. Il prit la parole d'une voix basse mais fervente.

— Écoute-moi, Johanna. MacBain ne te fera aucun mal.

— Je ne lui permettrai pas de me faire mal.

Sa véhémence le fit sourire. Raulf n'était pas parvenu à la transformer en une chose soumise. Pour Nicholas, la force de caractère de sa sœur était une bénédiction.

— Pense à toutes les bonnes raisons que tu as de l'épouser, dit-il. Tu seras à l'abri du roi John et de ses hommes : ils ne viendront pas te chercher aussi loin. Ici, tu seras en sécurité.

— C'est à prendre en considération.

— MacBain hait l'Angleterre et notre roi.

Elle se mordilla la lèvre.

— Voilà qui plaide en sa faveur, admit-elle.

— Cet endroit, aussi désolé qu'il soit, sera un jour un paradis et tu auras aidé à sa reconstruction.

— Oui, j'aiderai à reconstruire, dit-elle. Et j'attends avec impatience qu'il fasse beau. Je n'ai accepté de venir ici que parce que tu m'as convaincue que ces terres sont hautes et plus proches du soleil et qu'il y fait donc plus chaud. Je ne comprends pas pourquoi je n'y avais pas pensé avant. Tu as bien dit qu'il est extrêmement rare qu'il fasse aussi frais en mai ?

Seigneur, il avait oublié ce petit mensonge. Johanna détestait le froid et ne savait absolument rien des Highlands. Il l'avait délibérément trompée pour la décider à quitter enfin l'Angleterre et ses dangers et maintenant il en éprouvait des remords. Et il avait entraîné dans sa faute un homme d'Église car il avait supplié le père MacKechnie de ne pas le démentir.

Le prêtre avait ses propres motifs pour désirer voir Johanna épouser le laird MacBain et il avait gardé le silence à chaque fois qu'elle faisait allusion au merveilleux climat écossais si doux, si ensoleillé. Mais il couvait Nicholas d'un regard noir.

Celui-ci laissa échapper un soupir. Quand Johanna se retrouverait dans la neige jusqu'aux genoux, elle comprendrait qu'il lui avait menti. Son seul espoir était qu'à ce moment-là son opinion concernant MacBain aurait évolué. Dans le bon sens.

— Me laissera-t-il tranquille, Nicholas ?

— Oui.

— Tu ne lui as pas parlé de ce qui se passait entre Raulf et moi ?

— Non, bien sûr que non. Je ne briserai jamais la parole que je t'ai donnée.

Elle acquiesça.

— Et il sait, de façon certaine, que je ne peux pas lui donner d'enfant ?

Ils en avaient discuté des dizaines de fois au cours du voyage. Il ne savait plus quoi dire pour la rassurer.

— Il sait, Johanna.

— Pourquoi cela ne compte-t-il pas pour lui ?

— Il veut le domaine. Il est laird à présent et il doit mettre le clan au-dessus de ses propres considérations. T'épouser était la façon la plus simple d'atteindre son but.

C'était une réponse froide mais honnête. Elle hocha la tête.

— J'accepte de le rencontrer, annonça-t-elle enfin. Mais je ne te promets pas que je l'épouserai, alors ravale ce sourire imbécile, Nicholas.

MacBain commençait à trouver le temps long. Sa fiancée ne se décidait toujours pas à approcher. Il descendit les marches au moment où elle poussait à nouveau sa monture en avant. Il n'avait même pas pu la regarder correctement car elle était complètement couverte par une longue cape noire et une capuche. Toutefois, sa taille le surprenait. Il s'était attendu à une femme de stature équivalente à celle de son frère. Celle-ci était beaucoup plus petite.

De toute manière, son apparence n'avait aucune importance. Ce mariage était un arrangement pratique et rien de plus.

Nicholas descendit de selle le premier. Il jeta ses rênes à un des soldats et se précipita aux côtés de Johanna pour l'aider.

MacBain fronça les sourcils. Elle était vraiment minuscule. Le sommet de sa tête arrivait à peine aux épaules de son frère qui lui manifestait une affection un peu trop débordante à son goût.

Quand Johanna défit le nœud du cordon qui retenait son manteau, les soldats se rangèrent sur les marches derrière leur chef : les MacLaurin sur la gauche, les MacBain sur la droite. En quelques secondes, les six marches se remplirent de curieux. Ils voulaient tous voir la nouvelle fiancée du laird.

MacBain perçut vaguement le murmure d'approbation quand Johanna se débarrassa enfin de sa cape qu'elle tendit à son frère. Il n'aurait su dire si lui-même avait laissé échapper une exclamation. Elle était d'une beauté saisissante.

Nicholas n'avait rien dit de son apparence et MacBain, que ce sujet laissait alors indifférent, ne lui avait rien demandé. Il jeta un coup d'œil au baron qui affichait un air rieur. Il sait que je suis épaté, se dit-il. MacBain masqua sa stupéfaction et concentra toute son attention vers la superbe jeune femme qui venait vers lui.

Seigneur, elle était magnifique ! Ses longs cheveux blonds lui balayaient la taille à chaque pas. De minuscules taches de rousseur se serraient sur les ailes de son nez. Ses yeux étaient d'un bleu clair et limpide, son teint parfait et sa bouche... Bon sang, sa bouche aurait damné tous les saints du Paradis.

Certains membres du clan MacLaurin n'étaient pas aussi disciplinés que les MacBain. Deux hommes se tenant juste derrière le laird émirent un long sifflement admiratif. En général, MacBain ne leur tenait pas rigueur de leurs écarts de conduite. Cette fois-ci, il se tourna à moitié, saisit à bout de bras chaque bonhomme par le collet, les souleva du sol d'un bon mètre et les envoya bouler au bas des marches.

Johanna se figea sur place. Elle regarda les deux hommes étalés par terre avant de se tourner vers leur chef. Cette impressionnante démonstration de force ne l'avait même pas essoufflé.

— Gentil, hein ? murmura-t-elle à Nicholas. Encore un mensonge, n'est-ce pas ?

— Donne-lui une chance, Johanna. Tu lui dois bien ça et à moi aussi.

Elle le gratifia d'un regard écœuré et fixa son attention sur le laird.

MacBain fit un pas en avant. Son chien-loup bondit aussitôt pour rester à ses côtés.

Johanna pria le Ciel de lui donner le courage de continuer d'avancer. Arrivée à deux pas du géant, elle effectua une impeccable révérence.

Elle fut heureuse de ne pas s'effondrer sur place. Ses genoux tremblaient face à une telle humiliation.

Le laird portait son tartan. Il possédait des jambes incroyablement musclées. Elle essaya de ne pas trop les contempler.

— Je vous salue, laird MacBain.

C'était net, sa voix tremblait. Elle avait peur de lui. Il discernait cette peur non seulement dans sa voix mais aussi dans son regard. Cette réaction ne surprenait guère MacBain. Il jouissait d'une réputation exécrationnelle auprès du beau sexe des Highlands. Avec lui, les femmes n'avaient qu'une envie : courir se réfugier dans les jupes de leurs mères. Sa taille intimidait les plus jeunes et sa férocité terrorisait les plus expérimentées. Il n'avait jamais envisagé de changer d'attitude car cela n'avait guère d'importance pour lui.

Aujourd'hui, cela en avait. Il ne convaincrat jamais cette femme de l'épouser s'il ne parvenait à dissiper sa peur. Elle ne cessait de jeter des regards angoissés vers son chien. Elle devait avoir peur des bêtes.

Et Nicholas qui ne faisait rien pour l'aider, se contentant de rester là à sourire comme un demeuré. MacBain lui lança un regard noir.

Mauvaise initiative : Johanna, qui s'en était aperçue, eut un geste instinctif de recul.

— Parle-t-elle gaélique ?

Il s'était adressé à Nicholas mais elle répondit.

— J'ai étudié votre langue.

Elle serrait les mains si fort que les jointures de ses doigts étaient blanches.

Pour la mettre à son aise, MacBain décida d'entamer une conversation mondaine.

— Et combien de temps l'avez-vous étudiée ?

Surprise par cette attaque directe, elle en perdit tous ses moyens. Il la fixait avec une telle intensité. Seigneur, elle ne se souvenait même plus de quoi ils parlaient.

Patient, il reposa sa question.

— Presque deux semaines, bafouilla-t-elle.

Il ne rit pas. Un de ses soldats commença à ricaner mais le regard de MacBain le réduisit aussitôt au silence.

Nicholas contemplait sa sœur avec perplexité, se demandant pourquoi elle n'avait pas dit la vérité. Cela faisait près de six mois que le père MacKechnie lui donnait des leçons. Elle leva vers lui des yeux implorants et il comprit. Elle était tout simplement trop paniquée pour réfléchir correctement.

MacBain décida de poursuivre cette entrevue devant un public moins nombreux.

— Nicholas, attends ici. Ta sœur et moi allons rentrer pour parler.

Ayant donné ses ordres, MacBain s'avança pour prendre le bras de Johanna. Le chien le suivit. Instinctivement, elle recula. Se rendant compte de son geste, elle se rejeta précipitamment en avant.

La bête gronda. MacBain cracha un ordre en gaélique. Le chien se tut aussitôt.

Johanna semblait à nouveau au bord de l'évanouissement. Nicholas voulut lui donner un peu de temps pour retrouver son sang-froid.

— Pourquoi avoir interdit à mes hommes et au père MacKechnie de passer Rush Creek ? intervint-il.

— Ta sœur et moi devons nous mettre d'accord avant l'arrivée du prêtre. Quant à tes hommes, ils n'auront jamais la permission de fouler mes terres,



3662

Composition
FACOMPO

Achevé d'imprimer en Italie
par GRAFICA VENETA
le 23 janvier 2017.

Dépôt légal : février 2017.
EAN 9782290134566
L21EPSN001605N001

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris
Diffusion France et étranger : Flammarion